

« Pour vivre heureux, vivons cachés »

Témoignage d'un homme homosexuel (qui désire garder l'anonymat) sur la scène gay luxembourgeoise des années 1970-1980

Quand avez-vous découvert que vous étiez homosexuel ? Pouvez-vous retracer quelle était alors l'attitude de la société à l'égard de l'homosexualité ?

Je ne suis pas homosexuel, mais bisexuel, avec une attirance marquée pour les gens de mon sexe. J'ai presque toujours été identifié et stigmatisé comme homosexuel par mon entourage et par la société, surtout parce que je n'ai jamais nié ma préférence pour la compagnie des hommes.

Des contacts avec des filles ont été délibérément restreints par ma famille, peut-être parce qu'elle pensait naïvement que le risque de débauche émanait surtout du potentiel de séduction de celles-ci et qu'un élève bien élevé et studieux comme moi était à l'abri des tentations du stupre et de la fornication avec des gens de son propre sexe. Eh bien, c'était raté !

Depuis mon enfance (je suis né une quinzaine d'années avant 1968), j'ai été impressionné par le stéréotype masculin qui, à mes yeux, réunissait force, fiabilité et protection. Je suis venu au monde lorsque mes parents avaient un certain âge (un père de 49 ans, une mère nettement plus jeune) et j'ai été confronté de plein fouet à la « crise des générations », la rupture entre des conceptions « patriarcales » de la famille avec ses rapports « verticaux » parents-enfants et une relation plus équilibrée qui s'est imposée dans le contexte des années 68 et de la contestation des ordres établis.

J'ai vécu la présence de mon père comme autoritaire, non communicative et pesante, et l'expression de ma sexualité à « l'âge bête » était non seulement une déclaration de préférence, mais également un geste de

La majorité des homosexuels vivaient soit dans le déni de leur identité, dans l'hypocrisie (double vie) ou en se réfugiant dans les rares sanctuaires dans lesquels un embryon de vie sociale décomplexée et parfois exacerbée était possible.

refus et de défi. Ma mère, protectrice, était comme la plupart des mères incapable de fournir une réponse aux questionnements – souvent non exprimés clairement – du fils.

La sexualité était un thème tabou, l'homosexualité proscrite comme sujet de discussion, car à la limite du blasphématoire. Les références morales étant le code de conduite dicté par le clergé catholique avec sa logique de punitions dans le présent et de châtements dans l'au-delà, il n'y avait pas de place pour une réflexion un tant soit peu scientifique ou même pragmatique. Pour illustrer le rôle envahissant de la doctrine catholique dans notre famille, il suffit de signaler que la famille (mes parents et moi-même) s'agenouillait devant le poste télé lors des bénédictions papales « urbi et orbi » de Noël et de Pâques, supposées entraîner la rémission de tous les péchés commis...

J'étais enfant de chœur, et en tant que permanent premier de ma classe à l'école primaire, j'étais le garçon modèle qui lisait les messages de bienvenue en costume-cravate lorsque l'évêque honorait de sa présence la paroisse. J'étais aussi celui qui accédait au privilège de lire – lorsque j'avais 14-15 ans – l'épître dominicale de la messe du dimanche à l'église. J'étais donc souvent sous les projecteurs de mon entourage et de ma commune et, par conséquent, sujet à observation de la part de mes concitoyens. J'ai vécu dans une localité du Luxembourg de taille moyenne, où les commérages et les rumeurs alimentaient notablement les discussions publiques.

Pendant mon adolescence, je n'avais pas conscience de l'attention que portait la société à mon égard et du fait que dans une communauté assez restreinte (le village comptait quelque 1 000 habitants), tout ce qui semble sortir de la norme – et surtout ce qui est de l'ordre du sexuel – suscite la curiosité malsaine de l'entourage. Aussi fus-je particulièrement bouleversé quand, de façon imprévisible et impromptue lors du déjeuner, mon père m'annonça un beau jour que les passagers du bus que je prenais pour aller au lycée racontaient que j'étais « e Lénksen ». J'avais 15 ans et je ressentis non seulement que j'avais été mis à nu face à mes parents et que mon intimité avait été profondément violée, mais que la société avait décidé de ma marginalisation. Depuis lors et pendant longtemps, j'ai eu l'impression d'avoir été mis en quarantaine par la société.

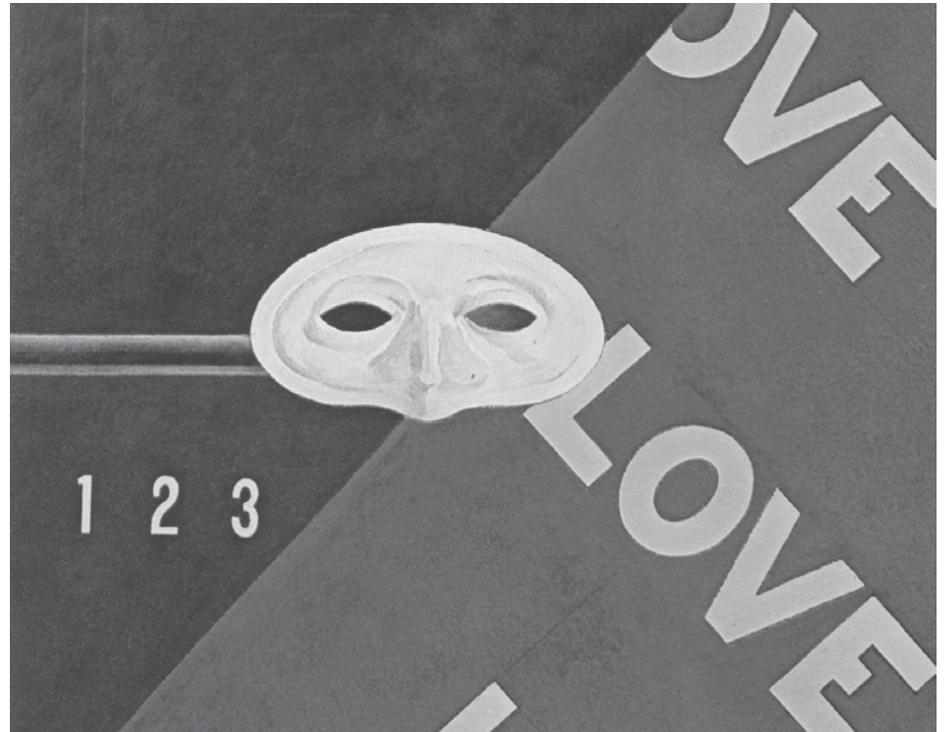
Inquiets de la rumeur qui courait à mon égard, préoccupés par mon état de santé mentale, mes parents eurent la sage intuition de parler de la question de ma présumée homosexualité au psychologue scolaire de mon établissement, un jeune professeur qui ensuite est devenu enseignant universitaire en pédagogie à Luxembourg. J'ai eu régulièrement des entretiens avec lui, j'ai toujours été écouté avec beaucoup de bienveillance et je me suis confié à lui de façon très personnelle. De mes années au secondaire, c'est à mon avis le seul apport structurant que m'a apporté le système d'enseignement luxembourgeois. Je pense que je dois mon équilibre et la restauration de ma dignité d'être humain à part entière à cet enseignant.

Je peux avouer que mon état de détresse était à cette époque assez flagrant, car dans mon désarroi, j'ai tenté de me sectionner les veines, mais je n'y ai pas réussi. Cet événement est resté inconnu de mes parents.

Ce psychologue m'a incité à consulter les spécialistes de la Ligue luxembourgeoise de santé mentale, dont j'ai gardé un bon souvenir pour l'accueil et l'écoute auxquels j'y ai eu droit jusqu'au moment où ils ont estimé que j'étais assez solide pour faire face à ma vie de membre d'une minorité sexuelle. Je me souviens que, lorsque je sortais de consultation, j'avais l'impression d'être léger comme une plume de m'être débarrassé d'un fardeau trop lourd pour mes frêles épaules.

Pendant toute ma vie scolaire au secondaire, je n'ai jamais eu l'impression d'être mal jugé ou même discriminé par mes professeurs pour ma différence alors avérée et déclarée – à supposer qu'ils en aient eu vent –, mais j'ai souvent été raillé par certains de mes condisciples (en général, les élèves médiocres qui n'arrivaient pas à ma cheville en termes de rendement scolaire).

La vie scolaire en milieu masculin n'était pas peu féconde en aventures entre garçons, mais, curieusement, les élèves dont l'homosexualité s'est révélée à l'âge adulte – portée par hasard à ma connaissance ou par rencontre dans le milieu gay de cette époque – étaient parmi ceux qui étaient le plus discrets sur le sujet de leur préférence sexuelle en milieu scolaire. Les élèves avec



lesquels j'ai partagé une complicité dépassant celle des pures confidences du pupitre en classe ont plus tard plutôt opté pour une vie en règle avec le « mainstream » et plus conformiste.

Existait-il, pour l'époque que vous décrivez (1967-1973), un « milieu » gay ?

Chaque groupe, même non structuré (ce qui était le cas avant la création de mouvements « pro gays »), qui a des intérêts communs – si flous et si subjectifs soient-ils (allant de la simple acceptation comme individu avec ses spécificités à la protection contre la diffamation collective et individuelle, la marginalisation culturelle, économique, sociale et relationnelle, voire la menace de son intégrité physique, p. ex. le gay bashing au parc municipal de Luxembourg) –, a tendance à se regrouper en des lieux de rencontre communs. Ces lieux de rencontre publics (bistrot) étaient au début (lors de ma première visite, lorsque j'eus atteint la majorité civile et obtenu le permis de conduire, sésame de ma sortie de l'isolement géographique) très restreints et se limitaient à Luxembourg-Ville au très malfamé Café du Nord communément nommé « Chez Mike ». Là se retrouvaient les habitués faisant fi de l'opprobre qui pesait sur ce lieu et de la stigmatisation

qui allait de pair avec sa fréquentation. Ce « bouge », ultime abomination de la bassesse d'humains copulant comme des animaux aux yeux d'une majorité bienpensante dont l'unique référence était la relation mal interprétée de l'épisode biblique de Sodome et Gomorrhe, fut le lieu du coming out de bien de personnes. Nombreux furent ceux qui, comme l'auteur des présentes lignes, eurent l'impression, une fois franchi le seuil de cet établissement très visible et repérable de par sa situation géographique, de briser un tabou, de vivre une « épreuve d'inculturation » initiatique (car elle impliquait la découverte des codes, comportements et rituels inconnus ou uniquement soupçonnés jusqu'à la date fatidique de cette immersion dans le milieu homosexuel).

On connaît le terme de « baptême du feu » ; lorsqu'on entrait au Café du Nord, on avait conscience de vivre un « baptême du foutre » ! Eh oui, à ceux qui s'y étaient aventurés une première fois – en général ingénus, mais ayant l'intuition de se rapprocher de la salvation par la reconnaissance et l'acceptation par un groupe identifiable, ou du moins de partager le lot commun de ses « pairs » ou « compagnons d'infortune » – s'ouvrait un monde nouveau : interlope, séduisant par son aspect mi-consolateur,

mi-lubrique. Une fois affronté glorieusement les regards goguenards, inquisiteurs ou amusés des clients se partageant le comptoir en se laissant saouler une énième fois par le « Oh, la Paloma Blanca » ou le « Hunderttausend Frauen auf dem Männerpissoir » (lors du carnaval) déversés par le juke-box, on avait l'impression de sortir de sa coquille secrète, d'accéder au droit à une sexualité propre en milieu non hostile, voire acquiesçant. Et, progressivement, au fur et à mesure que s'accomplissait l'immersion au fil des visites, on découvrait que « l'on en était », que l'on pouvait communiquer entre intéressés, partager les expériences, croiser le fer de l'argumentation sur l'évolution possible des choses.

S'y ajoutait le fait qu'à l'occasion, la porte qui s'ouvrait au Café du Nord cédait le passage à tel condisciple ou connaissance également en quête de coming out, tel notable dont la rumeur publique véhiculait « qu'il pouvait en être », voire tel politicien égaré, fortement imprégné d'alcool ou en démarche d'auscultation sociétale. Et ce, dans une société encore frileuse qui avait, à faute de reconnaître, pour le moins d'accepter ceux qui vivaient en son sein de façon plus ou moins cachée et qui, somme toute, étaient censés représenter quelque quatre 4 % de la population.

Le milieu homosexuel était en général réservé vers l'extérieur et débridé à l'intérieur. Je m'explique : lorsqu'il s'agissait d'entrer au Café du Nord, souvent j'essayais de ne pas me faire remarquer par les passants et les automobilistes, j'attendais que « la voie soit libre » et je ne m'attardais pas sur le trottoir, le lieu étant réputé malfamé. Ce code de conduite était adopté par la majorité des clients.

À l'intérieur, la complicité des clients se trouvant là pour les mêmes raisons que moi aidant, la glace se brisait et on parlait de façon très libérée des préoccupations du moment (lieux de drague possibles, pépins arrivés aux copains, harcèlement par la force publique et autres sujets plus personnels, beaucoup de ragots également). En fin de soirée, le niveau d'ébriété aidant et les inhibitions s'évanouissant progressivement, les bas instincts prenaient parfois le dessus et les langues se déliaient, certains gosiers déversaient ce que je n'oserais qua-

lifier de « haute littérature ». Mais je suppose que ce phénomène est caractéristique de tout lieu où l'allégresse est censée être un remède contre la grisaille du quotidien et où l'alcool est un puissant catalyseur.

De nombreux habitués des lieux s'étaient vu affublés de pseudos (Le Hibou, Fraisselle, Barbara, Dem Dout säi Reesender, Schlappenhilda, Rotkäppchen, etc.), ce qui permettait une connivence particulière. En ce qui concerne les lieux de rencontre prévus initialement au public désireux de soulager sa vessie, mais ouvrant la voie à des comportements opportunistes répondant à des besoins moins avouables, le public intéressé pourra consulter les archives de la police municipale ou des

À ceux qui s'aventuraient une première fois au Café du Nord s'ouvrait un monde nouveau : interlope, séduisant par son aspect mi-consolateur, mi-lubrique.

juridictions pénales compétentes pour la répression d'actes licencieux commis en milieu public.

Vous parlez de « gay bashing » dans le parc municipal : les actes de violence physique contre les homosexuels étaient-ils fréquents ?

La morale de la fable « Le grillon » de l'auteur français Claris de Florian est que « pour vivre heureux, vivons cachés ». Ceci valait à l'époque de référence tout particulièrement pour les homosexuels.

Pour les uns, le choix de la double vie était le seul stratagème possible, pour d'autres – ceux qui revendiquaient en leur for intérieur le droit à vivre leur vraie sexualité –, l'obscurité dans un lieu public était le seul refuge permettant l'exercice d'une permissivité dans un relatif anonymat. Pour certains, enfin, l'obscurité était le seul garant de la préservation de cette facette inavouable de leur double vie.

Or l'obscurité est depuis la nuit des temps associée dans notre façon de voir au redoutable, à l'effroi et au démoniaque. Seules les créatures qui ont quelque chose à cacher agissent sous le couvert de l'absence

de lumière (ne parle-t-on pas en allemand de « lichtscheue Gesellen » pour évoquer les malfrats ?).

Si l'obscurité était propice aux échanges fugaces et aux pratiques que la morale réprouvait, elle se prêtait aussi aux occasionnelles expéditions punitives d'individus désireux de « casser du pédé » ou à des groupes de loubards en quête de défoulement musclé à bon compte.

Les statistiques des forces de l'ordre seraient certainement bien plus parlantes que mes propres impressions, mais la majorité des victimes d'agressions rechignaient à porter plainte, car la seule évocation du parc municipal comme lieu du forfait marquait au sceau de l'infamie le plaignant. Je doute toutefois que les chiffres officiels – s'ils existent – puissent être le reflet crédible de la réalité, car chez de nombreux homosexuels existait la crainte d'être fichés par les autorités avec les conséquences réelles ou imaginaires d'une telle mesure.

Personnellement, j'ai été molesté plusieurs fois en pleine rue devant un bar gay de Luxembourg et agressé une fois avec véhémence à l'étranger. J'y ai porté plainte et le délinquant est passé en jugement avec une condamnation corsée à la clé. À Luxembourg, j'aurais vraisemblablement choisi le silence afin de ne pas m'exposer inutilement. La majorité de mes connaissances victimes d'actes d'homophobie ont fait de même.

Comment est-ce que vous organisiez face à l'hostilité de la majorité ?

Pris entre les tenailles de la réprobation sociale générale et la discrimination au niveau du traitement des homosexuels par les dispositions du Code pénal, l'espace de liberté était très réduit. Dans les années 1970, un mouvement gay n'existait pas au Luxembourg. Ce sont des militants courageux, dont feu Marc Grond, à qui revient le mérite de l'amorce d'une politisation du débat sur le droit à l'altérité et à l'identité sexuelle propre de ces minorités au Luxembourg. À mentionner la contribution modeste, mais non négligeable, d'artistes tels que le travesti-show de la Fada's Family qui ont – paradoxalement par la dérision – banalisé la discussion sur l'homosexualité par

le biais du cabaret spectacle de travestis, surtout chez les jeunes.

La majorité des homosexuels vivaient soit dans le déni de leur identité, dans l'hypocrisie (double vie) ou en se réfugiant dans les rares sanctuaires tels que le Café du Nord précité, dans lesquels un embryon de vie sociale décomplexée et parfois exacerbée était possible.

J'étais, quant à moi, un de ceux qui croyaient qu'il suffisait de vivre une vie probe et « honorable », et de ne pas exposer des faiblesses pour échapper non pas à la réprobation – qui aurait existé de toute façon –, mais à la stigmatisation. C'était la politique de l'anguille, difficile à saisir et à cerner, capable de se faire ignorer en se glissant dans des interstices de liberté qui existent dans toute société un tant soit peu libre. Être hors de portée des critiques, jouer l'exemplarité à bien des égards pour faire oublier « le reste ». Il faut dire qu'exerçant une profession libérale, je m'étais soustrait à l'éventuelle pression de la part d'un appareil hiérarchique, mis à l'abri des railleries de collègues de bureau et que je bénéficiais d'une relative indépendance financière effaçant les frontières.

Comment vos connaissances et collègues réagirent-ils en apprenant que vous étiez gay ? Entre acceptation d'un côté et rejet de l'autre, quelles étaient les nuances de ces réactions ?

J'ai toujours utilisé le regard d'autrui sur moi – tel que je le percevais et tel que l'on me le rapportait (ces témoignages indirects étant parfois les plus pernicious) – comme une jauge de « respectabilité ». Je m'étais vite rendu compte que je faisais partie d'une petite minorité déviante de la norme et j'étais relativement isolé avec mes problèmes d'acceptation de moi-même tel que je me découvrais peu à peu. Ce n'est que lorsque j'eus identifié autour de moi de nombreux « compagnons d'infortune », souvent insoupçonnés, que je pris quelque assurance. M'étant dès ma majorité civile émancipé symboliquement de la tutelle familiale (laquelle alla de pair avec la rupture du lien de dépendance économique) par un acte déclaratoire d'identification face à ma mère, restait le casse-tête de l'acceptation par la société.

Étant longtemps resté accablé par le jugement sans discernement et péremptoire de mon père à mon égard, j'étais, malgré ma nature engagée et sociable, extrêmement timide dès que je me trouvais en public. Je me souviens des réticences opprimantes que je ressentais par exemple en entrant dans un café ou un restaurant, car j'avais l'impression que tous les regards étaient braqués sur moi et me jugeaient, non pas à partir de mon apparence, mais par rapport à une ignominie qui, à mon insu, transpirerait à travers mes vêtements et mettrait à nu mon identité de marginal.

Ayant connu la douloureuse expérience de la marginalisation par certains de mes condisciples au lycée, j'avais compris que de nombreux pans de la société, et qui plus est, dans un monde caractérisé par la compétition, donc la perfidie et les coups bas, ne me seraient non moins hostiles. Aussi ai-je toujours adopté un profil bas, donnant l'impression d'une docilité inconditionnelle par rapport à mon environnement professionnel.

Il est difficile de porter un jugement sur ce que pensaient mes connaissances et mes collègues à mon sujet. Offrant très peu d'angles d'attaque, car mes efforts d'exemplarité dans mon métier et d'intégration sociale étaient reconnus, mon seul point

faible était mon identité sexuelle. Je n'ai presque jamais été raillé par les personnages de mon entourage direct – mis à part quelques quolibets plutôt inoffensifs auxquels je répondais par une parade –, mais je sentais le mépris plutôt chez les personnes que je ne fréquentais pas. Bizarrement, quand je devais faire face à des critiques sexistes acerbes par des personnes de mon milieu professionnel, je me rendis compte, avec de nombreuses années de recul, que ces récriminations émanaient de personnes qui bien plus tard se révélèrent être elles-mêmes « de la famille ». J'ai souvenir d'un seul cas de reconnaissance positive de la part d'une relation d'affaires qui, bien que marié et hétéro « pur jus », me dit m'avoir choisi de préférence à d'autres collègues à cause de ma franchise en termes de sexualité. Enfin un témoignage de discrimination positive ! Je crois que je suis redevable à ce monsieur d'une profonde gratitude, car il a ouvert une brèche dans un certain mur de béton d'incompréhension que je ressentais autour de moi.

Il est évident qu'entre la rarissime acceptation inconditionnelle et le rejet le plus définitif, tels que tout un chacun peut les appréhender selon ses spécificités et ses différences, il existe une foultitude de variétés de comportements dont souvent on ne s'explique pas le pourquoi. Entre la





distance respectueuse et bienveillante, la feinte indifférence et la réprobation imbecile qui ne trouve de justification qu'en elle-même, les nuances sont aussi nombreuses que les personnages.

Les gays luxembourgeois fréquentaient beaucoup les villes des pays voisins ?

En termes de vie homosexuelle, Luxembourg s'est toujours caractérisé par un profond provincialisme. La proximité de centres urbains tels que Liège (très cotée à cause de la tolérance des pouvoirs publics et d'un fameux bourgmestre fêtard et très « décomplexé » en ce qui concerne le sexe), Amsterdam (les saunas, maisons closes et discothèques étant un irrésistible aimant pour la communauté gay européenne) et Paris (des maisons de bains telles que le fameux sauna avec ses nombreuses commodités, restaurant inclus à un saut de puce de l'Opéra ; les lieux de drague – rue Sainte-Anne, boulevard Saint-Germain, Porte Dauphine pour le sexe monnayable, le bois de Boulogne pour les travelos brésiliens et équatoriens, derrière l'ambassade de Russie pour les voyeurs) ou encore Bruxelles et Cologne faisait qu'une partie de la communauté homosexuelle était en route les week-ends. Les lieux de rencontre à l'improviste et à l'air libre étant relativement surveillés par la police à Luxembourg (surtout le parc municipal et ses buissons hospitaliers), de nombreux gays fréquen-



taient, à titre d'alternative et apparemment afin de préserver leur anonymat, les lieux de drague de Trèves et de Metz (l'île du Saulcy, avec son intense ballet de voitures roulant au ralenti, constituait un fameux filot propice aux rencontres très décontractées – lire parties de jambes en l'air.

La communauté gay avait-elle son habitus et ses codes culturels distinct(ifs) ?

Je n'ai jamais eu connaissance de codes ou signes distinctifs propres à la communauté gay au Luxembourg. Je sais que dans certains lieux branchés (je crois que cette « mode » a été lancée aux États-Unis, puis reprise un temps en Europe par certains suiveurs invétérés de tout ce qui est éructé outre-Atlantique), un certain nombre de mâles faisaient état de leur disponibilité sexuelle et du rôle qu'ils se proposaient d'assumer « en posture horizontale » en exhibant un foulard particulier à l'attention de possibles partenaires. Cette pratique n'a à ma connaissance pas percé au Luxembourg. Même les tenues en cuir ou en latex n'ont que très épisodiquement eu droit de cité chez nous, cet accoutrement propre à la frange fétichiste de la communauté gay s'exhibant plutôt dans les grands centres urbains, où ce public-là se retrouvait entre amateurs des mêmes passions.

Au début des années 1980 commença à se propager sur le continent européen le virus

de l'immunodéficience humaine (VIH), qu'on appelait alors le « cancer des homosexuels ». Quel était l'impact de cette pandémie sur la communauté gay et sur le processus d'affirmation de ses droits qu'elle venait d'entamer ?

Le sida fut pour la communauté homosexuelle luxembourgeoise un coup de foudre dans un ciel dégagé. On s'était habitué à la stigmatisation par les Églises (les myriades de déviants en leur propre sein étant toujours protégés par la confession et l'absolution par leurs pairs, car l'on n'est jamais mieux servi que par soi-même), aux descentes musclées de loubards désireux de « casser du pédé » au parc municipal de Luxembourg, aux contrôles d'identité nocturnes occasionnels, arbitraires et impromptus près des vespasiennes, aux plaisanteries de mauvais goût et aux quolibets douteux des condisciples ou des collègues de travail, à l'application rigoureuse de textes pénaux discriminatoires par des juges qui connaissaient mieux la morale chrétienne que la nature humaine et j'en passe...

Et voilà que nous tombait dessus un virus colporté par des primates, véhiculé par des individus indignes de leur espèce et qui provoquaient l'ire du Tout-Puissant par la pratique du péché qui avait déjà – selon les Écritures dites saintes – effacé de la surface de la terre des villes entières. La simple évocation du nom de ce péché a dû rendre impuissantes ou patraques (la masturbation, on le sait bien depuis les sermons de certains ecclésiastiques et savants du XIX^e siècle, provoquant déjà la cécité) des générations de naïfs et de crédules apeurés !

La nouvelle de la détection d'une maladie qui cherchait son nom (au début l'on parlait surtout du sarcome de Kaposi), frappant surtout les homosexuels, nous laissa bouche bée : s'agissait-il d'un châtement divin à l'encontre de ceux qui, de façon récurrente, violaient la loi divine, de signes annonciateurs de la fin des temps ou d'une simple maladie avec ses spécificités ? Maladie ignorée jusqu'alors, parce que son agent pathogène sommeillait dans un réservoir au fond de la brousse et dont l'espèce humaine avait malencontreusement croisé le chemin sous les tropiques ?

La réaction générale (je fais fi ici des rares inconscients ou irresponsables qui ne tenaient pas encore compte des avertissements médicaux) fut brutale : plus de pénétration, plus de fellation, finies les réjouissances.

Les lieux de rencontre se dépeuplèrent, le chiffre d'affaires du Café du Nord chuta dramatiquement (on ne se risquait plus à boire dans un verre auparavant utilisé par un possible « pestiféré »), à l'étranger, les saunas furent provisoirement fermés pour des raisons d'hygiène (ce fut notamment la fin de la vénérable institution à Paris dont j'ai parlé plus haut). On hésitait à se donner la main... dans l'incertitude, prévenir c'est guérir.

Plus que jamais, les voisins vous regardaient du coin de l'œil, le regard pas toujours bienveillant. Plus d'une fois, j'ai dû répondre de façon ironique à quelqu'un qui apparemment discernait sur ma peau les signes avant-coureurs du mal et s'enquerrait de mon état de santé : « Et vous, vous vous portez bien ? »

Les premiers cas furent connus rapidement, condamnés en général à la déchéance physique rapide et lorsque leur souffrance eut cessé, la croix resta sur les épaules de leurs proches et de ceux qui les avaient fréquentés.

Ce n'est que lorsque les sommités de la médecine annoncèrent que la maladie était une pandémie s'attaquant également au vulgaire copulateur hétérosexuel, que la presse annonça que même l'aumônier d'une prison avait succombé au mal et que le Tout-Puissant ne ménageait même pas les transfusés, les nouveau-nés innocents par définition et toutes autres catégories de ses créatures, que la pression commença à baisser et que la raison reprit ses premiers frémissements.

Pendant plusieurs années, la branlette fut l'unique réponse plausible à certaines pulsations, puis vint la pratique du sexe protégé, mais c'est une autre histoire.

L'introduction prochaine du droit au mariage pour les couples homosexuels semble acter la fin symbolique de la ghettoïsation. Ne précède-t-elle pas aussi celle de la com-

munauté gay en tant que telle, avec ses lieux et ses réseaux ? Assiste-t-on à une « assimilation » de la culture gay, à sa dissolution dans le mainstream, à son « embourgeoisement » ? Quel regard portez-vous sur ces évolutions ?

Vous parlez de « culture gay », je n'accepte pas ce terme en ce qui concerne les homosexuels, il n'y a, à mon avis, pas encore de culture (le temps n'ayant pas pu faire son œuvre afin de pérenniser ce qui est constitutif d'une culture). À mon avis, il s'agit d'un abus de langage. Je préfère le terme un peu barbare d'idiosyncrasie qui, à mon avis, colle mieux à la réalité.

Ceux qui désirent le mariage ou l'adoption en s'alignant sur le reste de la société renoncent à une partie de ce qui faisait leur différence

Le terme de « ghettoïsation » me semble abusif. Je sais qu'il est communément utilisé pour qualifier une certaine marginalisation des homosexuels, mais il ne faut pas oublier qu'un ghetto est un lieu assigné et imposé à une communauté (en l'occurrence les juifs de Venise, à ses origines) sous peine de sanctions. Or, pour les homosexuels, ce qui constitue le prétendu ghetto sont les lieux de rencontre que fréquentent ou non de leur plein gré et pour des raisons pragmatiques et de facilité des individus recherchant une certaine complicité, et pourquoi ne pas le dire franchement, une certaine promiscuité. Si apartheid il y a, c'est une apartheid choisie et non imposée. À noter que dans la communauté homosexuelle elle-même, il existe des lieux à accès exclusif pour lesbiennes ou gays mâles, ce qui est également discriminatoire.

Pour un homosexuel (ou un bisexuel comme moi), la vie tout court, la vie de couple et la vie sociale ne se réduisent pas à la question du mariage (en y ajoutant le droit à l'adoption). Se focaliser sur ces sujets est réducteur, il serait plus intéressant de parler de l'homosexuel dans le monde du travail, dans le cadre de la réorganisation de la société que nous vivons, des opportunités qui peuvent découler de la spécificité de l'homosexuel (p. ex. s'il vit sans liaison fixe avec ses contraintes et reste de

ce chef plus disponible pour d'autres activités profitant à la société).

Pour moi, le droit au mariage n'est pas un progrès, mais une régression. Je conçois que de nombreux homos soient en quête de reconnaissance, mais à quel prix ? Renoncer à la typicité de la relation homosexuelle pour se faire « intégrer », accéder au droit à une institution en perte de vitesse, rentrer dans le rang des conventions sociales. Pour moi, une loi ad hoc regroupant l'abolition de toutes les mesures discriminatoires d'ordre fiscal et une homogénéisation des normes de la Sécurité sociale auraient mieux répondu à mes besoins ressentis. Mais bon, je ne m'opposerais pas au droit au mariage, puisque même la majorité de la société le désire. La question du droit au mariage est également un bon moyen pour les forces politiques dites « progressistes » de se rattraper à bon compte de leurs égarements et omissions du passé.

Je pense que ceux qui désirent le mariage ou l'adoption en s'alignant sur le reste de la société renoncent à une partie de ce qui faisait leur différence. Ils resteront néanmoins toujours visibles et une cible potentielle pour des esprits intolérants (au même titre qu'un maghrébin ou un juif portant la kippa).

On dit en général que la diversité crée de la richesse. Dans un monde qui a tendance à se standardiser, je conçois que ceux qui n'ont jamais goûté au plaisir du hamburger se jettent dessus, mais ne perdront-ils pas le goût du bon steak tartare d'antan (ceci est une boutade !) ? Ce qui compte, finalement, n'est-ce pas le bonheur des hommes ? Et puis, à chacun ses marottes !

Merci d'avoir répondu à nos questions !

Notice du partenaire de l'interview: « Je dédie mon présent témoignage à Mahmoud et Ayaz, pendus en 2005 à l'âge de 16 et 18 ans en Iran par application de la loi islamique pour avoir été reconnus coupables d'avoir pratiqué ensemble l'acte charnel. »

Les illustrations sont du peintre américain Charles Demuth (1883-1935)

(Interview menée par courriels entre le 1^{er} et le 22 février 2013. BT)